

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Procédures internes

Pierre Turgeon

Volume 32, Number 2 (188), April 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31885ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Turgeon, P. (1990). Procédures internes. *Liberté*, 32(2), 56–63.

PIERRE TURGEON

PROCÉDURES INTERNES

Où sont passés les dieux? Ils sont ici, mais nous ne les reconnaissons plus sous les visages familiers de nos proches. Toujours nous sacrifions à quelque dieu, nous lui offrons notre cœur pantelant. Je t'aime. Mon sang coule pour toi sur l'autel de ton temple. Je t'en prie, souris-moi.

Dans *La Femme flambée*, le gigolo dit à la putain: «La séduction est moins importante que la découverte de l'autre.» Le genre de phrase qui semble importante et dont on ne se souvient jamais.

Vie et Destin de Vassili Grossman, énorme roman dont l'action se situe pendant la bataille de Stalingrad. Longtemps censurée en URSS, cette œuvre m'a été vendue à moitié prix parce qu'il lui manquait les dernières pages. Censurée encore, mais par la négligence de l'imprimeur.

Ma grande difficulté: que mes personnages demeurent plus de deux minutes ensemble sans s'entre-tuer.

Des chiens, me disait un ami. Avec la plus grande admiration, de Lemelin, de Tremblay. Quand ils tiennent un sujet dans leur gueule, ils ne le lâchent plus. Flair excellent, mais vision un peu courte. Dans notre littérature, il y a peu d'aigles capables d'embrasser tout l'espace avant de fondre sur leur proie: Aquin était de ceux-là.

Ne plus considérer le monologue intérieur comme la source de l'erreur et du mensonge, ce qu'il est souvent quand les passions l'aveuglent, mais comme le seul chemin vers les lumières, quand il réussit à se recueillir dans l'écoute de la raison.

Je ne connais pas de malheur qui ait résisté à une heure de lecture, écrit Montesquieu. En revanche, aucune lecture ne peut résister à une heure de bonheur. Mais nous nous situons le plus souvent entre le malheur et le bonheur, et alors ce qui nous menace le plus, c'est l'ennui. C'est ici que la lecture est irremplaçable.

Admirable méthode de Flaubert. Noter sur le vif des personnages, des lieux, réunir ces croquis à des notes de lecture pour former un premier brouillon.

Hugo illustre comment écrire beaucoup et longtemps peut conduire à une longue vie heureuse et intense, plutôt qu'au suicide et à la folie, comme le laisseraient croire Nelligan et Artaud.

Tolstoï: J'aime ma femme, mais j'aime mieux mon roman.

Mon rêve de cette nuit. Je suis au sommet de la pyramide du soleil, à Teotihuacán. Je sens l'espace, immense, qui m'enveloppe et me dilue jusqu'à l'infini. J'aime à sentir, sous mes pieds, la butte de pierre et de terre à la gloire du dieu, pleine et dure: pas de creux, pas d'alvéole, pas de crypte. On peut construire un temple et s'élancer de là, comme un aigle. C'est le contraire d'un bunker, mais un lieu également fertile pour mon imagination.

Je n'ai pas le choix: dès que je renonce à la pensée, à l'art, je sombre dans la souffrance et le désespoir. Je suis

donc condamné à avancer de cette façon, sur une page blanche, sinon la vie devient pire que la mort, elle me brûle comme une flamme dans laquelle je laisserais mon doigt immobile. Au fond ma condition a quelque chose de répugnant. Je ne peux pas me contenter simplement de jouir de l'existence. Et mon œuvre n'est que la série de contorsions auxquelles je me livre pour échapper à la douleur.

Bataille: l'être n'est pas en moi, je le cherche dans les autres, comme leur satellite. Depuis l'enfance et les parents. Mais nous ne sommes que des particules traversant des ensembles en prise les uns sur les autres.

Mon ambition, je dois la projeter sur la littérature. Rien ne sert d'y renoncer. Elle sera toujours là, une force écrasante si je n'arrive pas à la satisfaire par ces écritures, en lui faisant croire qu'elles peuvent avoir une quelconque importance.

Je lis plusieurs livres en même temps: certains que je ne cherche pas à terminer mais que je fréquente comme des amis (par exemple *Les Essais* de Montaigne); d'autres que j'aime picorer parce qu'ils sont écrits de façon fragmentaire (Nietzsche). Je lis ainsi un seul et énorme livre, qui se forme peu à peu dans mon esprit, par les montages que j'effectue dans ma bibliothèque. J'ai peut-être aussi commencé à écrire un seul et même texte, à travers la diversité des scénarios, des articles, des romans.

Edward De Bono, dans *The Happiness Purpose*, élabore un épicurisme à saveur scientifique: l'espace-moi et l'espace-vie définissent respectivement ce que nous dominons et ce que nous cherchons à dominer. Le bonheur vient de la quasi-adéquation entre ces deux espaces. Bono propose une nouvelle religion athée, où les protovérités pragmatiques remplacent les vérités absolues, où le respect a plus

d'importance que l'amour, où l'ego doit chercher à se renforcer plutôt qu'à disparaître, et où le bonheur s'obtient par un équilibre de nos différentes tendances. Voilà ce que j'appellerais une belle fermeture d'esprit, le prix à payer pour obtenir enfin le confort intellectuel.

Au lieu d'exploser par la colère, comme auparavant, j'implose, je dirige cette violence à l'intérieur de moi, et sans la soupape de l'écriture, je me détruirais.

Spinoza disait bien qu'on ne pouvait éviter les émotions passives, même par la pratique d'une grande sagesse, mais seulement en diminuer la fréquence.

Un artiste ne s'améliore pas vraiment, du moins pas au sens absolu, puisque déjà dans ses premières œuvres il est près de sa vérité. Encore beau si à la fin de sa vie il s'y trouve encore.

Écrire partout. Je griffonne ces mots dans ma voiture. Il me faudrait un feutre. Comme planter son chevalet dans la nature. Décrire ce qui se présente sous les yeux. S'en imprégner, le laisser parler. Chaque moment parle. Le contraire de l'hébétude. Je suis foudroyé par le réel.

Je ne peux pas laisser l'existence filer entre mes doigts, car au naturel, je suis démâté, désespéré, et je me dirige droit sur les récifs. Je suis astreint à l'art comme à une drogue supérieure. D'autres n'ont pas besoin de tant de simagrées et peuvent se laisser aller, en l'absence de circonstances adverses, à jouir simplement de l'existence. Au fond j'admire les bonnes natures qui peuvent se passer de l'art.

Ces mots, ce souffle, que peuvent-ils dire, sous la solitude des étoiles, sinon le poids absolu de la mort?

Je me souviens de tant d'échecs qu'il faut parfois que je m'exile dans le présent pour leur échapper.

Ce qui m'étonnera jusqu'à la fin: les mots existent physiquement, musculairement? Alors où est le spirituel?

Extraordinaire mélange de dessin animé et de film: *Qui veut la peau de Roger Rabbit*? Le rire plus fort que le mal. Les gens sont les caricatures de leur passion, qui déforme leur ventre, leur dos, leur visage. La beauté est beaucoup plus rare qu'on le croit dès qu'on y regarde d'un peu près. La caricature, c'est la peinture du caractère en mouvement.

L'angoisse me suintait de l'âme. Des nœuds coulants me serraient le cou. La médiocrité me rongait jusqu'à l'âme, je me ratatinais, pauvre et insignifiant. Je faisais fausse route sur tout. Alors je me suis plongé dans la lecture d'un roman et j'ai remonté de quelques degrés du fond de l'enfer. Mais je n'ai vu la lumière qu'en écoutant Beethoven.

La volonté qui inclut le voulant et le voulu, qui fonde mon être, elle seule peut me faire échapper à l'angoisse. Tant que je veux, je me compromets et je cesse de douter entre deux états possibles, je cesse de craindre aussi.

J'ai survécu! Dieu, ai-je déjà assez vécu? Parfois la lassitude: ces voyages sur des pistes si usées, je ne les désire plus avec la même ardeur. Cette fois j'aurais laissé ma barque au port. Qu'au moins chaque route m'apprenne quelque chose de moi-même.

Le héros aztèque dans la vitrine d'un musée de Mexico. La belle tête de ce don Juan amérindien – nez mince, pommettes saillantes, lèvres serrées – qui émerge de la gueule

ouverte d'un serpent. Voilà la condition humaine, et en plus il faut sourire à la façon énigmatique de cette statue.

L'aéroport O'Hare, à Chicago. La route entourée de barbelés. La porte où je descends avec les Mexicains, à côté de celle des Domestic Animals. L'affiche THINK TWICE des douanes, menaçant d'emprisonnement l'auteur de toute fausse déclaration (même faite en anglais par un pauvre Espagnol analphabète). Le terminal désert aux petites heures. Pas de sourire. La barbarie froide. Le labyrinthe du Minotaure informatique. Quelle violence! Quel mépris de l'humanité. Et superbement efficace. Soudain aucun enfant dans la salle d'attente du vol vers Montréal. Sauf un petit Chinois canadien qui joue avec sa télé grosse comme un paquet de cigarettes. Une missionnaire québécoise, blanche, vieille, épuisée, débris de notre ancien empire spirituel.

Chaque fois que mon ordinateur me bat aux échecs – presque toujours avec les nouveaux programmes –, je relis une page de Kant pour me reconforter sur la puissance de l'intellect humain. Fascinant spectacle d'un esprit qui manœuvre contre lui-même jusqu'à un mat final et transcendantal. Kant prouve que les choses en soi restent inaccessible à notre entendement. Le ciel des divinités et des essences se ferme comme le couvercle d'un cercueil plombé. Définitivement.

Comment être un harfang des neiges, correspondre totalement à notre emblème avicole national? Se perdre dans l'espace vide et obscur, sous les étoiles, avec la neige qui défile sous les ailes, l'œil agrandi par la vision du néant, ce but de toute quête philosophique. Plonger et replonger à travers son passé, déchiquetant du bec de la plume les souvenirs, arrosant la neige de leur sang, puis repartant, libre, vers la destination finale, vers le pôle où construire

un nid, sous une couche d'ozone de plus en plus clairsemée.

Des détails concrets. Du sang et des tripes. On ne construit pas un nid avec du vent, mais des brindilles, des feuilles séchées et des excréments. Et il faut ralentir, marcher de façon à voir les objets, plutôt que leur forme fuyante.

On a beau aimer les fleurs du jardin, les mauvaises herbes poussent et il faut les arracher. Il faut écrire chaque jour pour retrouver son esprit originel, le sol foncier du langage. *Nulla die sine scribere.*

Je dois absolument me retrouver ici, partir d'ici. C'est mon *Grund*. Laisser pousser mes racines dans la terre noire de Saint-Hilaire.

La fusion des cœurs, l'harmonie des esprits, l'amour sans déchirure: impossible! On y perd son identité, on se banalise et on se dépoétise. On n'a plus rien à se dire car on se devine, on se comprend, on s'aime. Quel sirop! Parlez-moi de haine. On ne pense bien que dans la tension et la cruauté du combat.

Le malheur de l'homme ne vient pas de ne savoir rester une heure en repos dans sa chambre, mais de ne pas pouvoir en disparaître sans en sortir. Le mystère de la chambre close, mais à l'envers. La victime a disparu, et on ne retrouve que l'assassin, les mains pleines du sang d'un inconnu.

Ma vie comme une longue suite d'échecs. Je me reconnais dans le portrait de Schumann: éditeur, journaliste, interprète, écrivain, compositeur. Trop de dons. On gaspille sa vie entre eux.

La vie est sérieuse. L'art est serein. Schiller. Tout coule. Tout est musique. Le malheur vient quand on refuse de s'abandonner. Qu'on se donne des droits, des possessions, des qualités et des comptes en banque. Qu'on se cramponne. Qu'on veut durer dans l'instant. L'art seul apprend à aimer cette danse effrayante.

La catharsis de l'œuvre littéraire joue surtout pour le lecteur. L'auteur, lui, fait souvent une overdose de son œuvre – comme Aquin –, surtout quand elle explore des zones dangereusement violentes de la conscience.

Ce que j'engage dans la conversation, comme énergie et attention, je l'enlève à l'écriture. D'où la nécessité d'une solitude presque absolue quand je veux avancer rapidement dans une œuvre.

J'ai besoin de la stupeur que donnent les longues promenades et la contemplation de choses totalement irréductibles à la pensée. Il me faut sortir du langage, pour ensuite retrouver les mots dans leur étrangeté. Et inventer un sens au monde.

Moi qui voulais rester intact, sans mémoire, je me suis laissé emplir de souvenirs, peu à peu, imperceptiblement: le passé m'a modelé le caractère et ridé le visage. Ainsi donc j'aurai eu une vie.

Ce matin, dans le parc des Buttes-Chaumont, je disais: au fond, rien n'est différent ici. Le même air, le même ciel que chez moi. Je suis partout sur la même planète. Mais je disais cela pour lutter contre l'horrible sensation de l'exil.

Ce cahier est l'instrument de ma solitude, par lequel j'établis mes propres procédures internes.